

UN HÉRITAGE

Nouvelle---1780

I

« C'est une singulière destinée que la mienne ! » disait un jour à sa vieille gouvernante le capitaine Simon Berthezène, en frappant de sa canne à pomme d'or le tabouret sur lequel reposait sa jambe goutteuse ; « j'ai passé la moitié de ma vie entre ciel et eau, n'ayant pour distraction que la manœuvre, les jurons du bord et le bruit des vagues, et je suis condamné à passer l'autre moitié dans un vieux château isolé sur le bord d'une rivière à sec et n'ayant pour horizon que des montagnes couvertes de neige. En somme, la première moitié rabait mieux : J'étais sans fortune, mais content ; j'aimais mon métier, quelque dur qu'il fût ; je voyais sur mon vaisseau tout un peuple obéir et trembler à un signe de son chef. Ici, je suis riche, grâce à un héritage, mais brouillé avec tous mes parents, et, toujours grâce à cet héritage, seul, ennuyé, rageant du matin au soir entre un molosse, qui bâille comme moi de son inaction ; et une compagne qui bougonne toute la journée en croyant me distraire. Quelle vie, bon Dieu ! quelle vie !

— Eh ! quel joli portrait de ce qui vous entoure ! » répliqua la gouvernante d'un ton rêché, « c'est flatteur, ce que vous dites là pour ceux qui s'efforcent de vous rendre la vie douce.

— Je n'accuse pas vos intentions, Mme Griffard, mais elles ont peu de succès.

— Plaignez-vous donc plutôt de votre caractère que de vos gens, M. Simon ; ils sont ce qu'ils peuvent, mais votre rhumatisme enlaidit les plus belles choses.

— Vous, par exemple ! dit en ricanant le capitaine.

— Non, pas moi : je sais que je ne suis plus belle, mais la campagne, les prairies, les châtaigniers, le Gardon.

— Oui, parlons-en de votre Gardon : à sec pendant dix mois de l'an, il se met en fureur au mois de novembre, et ce paradis terrestre se change en enfer. Pas plus tard qu'hier, sur la foi d'un ciel bleu en permanence depuis tant de mois, je me suis risqué jusqu'au jardin, appuyé sur le bras de Gros-Jean ; mais, bientôt un point noir s'est montré à l'horizon ; quelques minutes après les éclairs sillonnaient la nue, et le bruit de la foudre, répété par mille échos, est arrivé toujours plus sonore, jusqu'au moment où la pluie, aussi serrée que le jour du déluge, est descendue, comme par avalanches, du haut des collines, en se précipitant en torrents dans la vallée, Réduit naguère à un modeste filet d'eau, le Gardon est devenu une rivière épouvantable d'étendue et de rapidité. Un vent froid, engouffré dans les gorges tortueuses des Cévennes, semble encore pousser le torrent dans sa course et amener l'hiver. Celui-ci arrivé, il n'y a plus que le coin du feu, Médor et vous. Belle perspective !

— Toujours aimable !

— Que voulez-vous ? Mon métier ne m'a pas appris à déguiser ma pensée. J'ai la franchise d'un marin.

— De mieux en mieux ! mais je vous fatigue, je quitte la partie.

— Il ne faut pas m'en vouloir, madame Griffard, dit le capitaine d'un ton plus doux, c'est cette maudite goutte qui est la cause de ces boutades ; faites-moi venir Gros-Jean. Il est habitué, lui, à être mon souffre-douleur ; il a bon dos, et il ne se fâche jamais.

— C'est cela ! répliqua sèchement madame Griffard, on va vous envoyer votre Benjamin. — Vieil hypocrite, va ! »

II

Le capitaine n'entendit pas ces derniers mots à l'adresse du matelot, ancien compagnon du capitaine Berthezène.

Ces scènes aigres-douces se renouvelaient souvent entre le vieux loup de mer et sa femme de charge, qui haïssait cordialement son maître, mais qui restait toujours à son poste, alléchée par des dispositions faites ou à faire. Deux lignes de ce testament étaient tout son avenir.

De l'autre côté du Gardon, derrière un monticule assez élevé, était une maisonnette, entourée d'un petit verger et d'un potager. Nous trouvons dans ce dernier un jardinier occupé à sarcler des salades et à dégager des mauvaises herbes des semis de melons en plein vent. Il était environ midi. Tout à son affaire, il ne voyait pas une servante, qui venait à lui et qui le surprit par un bonjour amical.

« Toujours honnête et serviable, lui dit-elle, vous mettez, mon cher François, plus de soin à ce travail fait pour l'aincur du bon Dieu qu'à celui qui vous est bien payé.

— Bonjour, voisine, » fit François, sans répondre à ce compliment. « Comment se porte votre bon maître ?

— Il a mieux dormi cette nuit. Cela va tous les jours de mieux en mieux.

— J'en suis ravi, ma voisine.

— Oh ! vous avez bien raison ; il serait impossible de trouver d'aussi dignes maîtres. Il y a, je le sais, des femmes de chambre qui ont de meilleurs gages que les miens et qui portent des robes de soie. Mais, en revanche, elles ont des maîtresses insupportables. Rien n'est jamais bien fait : chaque épingle est placée et replacée dix fois, chaque pli de linge façonné de vingt manières différentes. Avec Mlle Ernestine c'est tout autre chose : Elle n'a pas besoin du secours d'autrui pour s'habiller.

— Et son air est toujours affable.

— Jamais un moment d'humeur. Pendant la longue maladie de son père sa patience a été inaltérable. Jamais sa bonté angélique ne s'est démentie. Que de nuits elle a passées sans fermer l'œil ! elle ne souffrait pas que je remplisse moi-même ce devoir de garde-malade. « Jeanne, me disait-elle, va te coucher, « Je serai là, je veillerai. »

— Une telle vertu ne peut rester sans récompense.

— Ce n'est pas tout : pour qu'il y eût toujours un peu d'argent à la maison, elle travaillait sans relâche. Vingt fois pendant ce rigoureux hiver, le pauvre vieillard serait mort de faim sans cette fille incomparable. Je la voyais parfois se mettre à genoux dans un coin de la chambre et invoquer, en pleurant, le Ciel pour son père ; mais aussitôt qu'il appelait, vite, elle séchait ses larmes et reprenait un visage serein.

— Mais est-il sauvé au moins !

— Le médecin le croit.

— Est-il vrai qu'il soit toujours brouillé avec son frère ?

— Hélas ! oui ; depuis plus de quinze ans ! et pourquoi encore ? pour un terrain situé de l'autre côté de la rivière : un parc, un jardin, que sais-je ? Il devrait rougir, ce vieux capitaine si riche ! je ne l'aurais jamais imaginé quand je le soignais dans son enfance : il était vil, brusque, mais son cœur paraissait excellent.

— Je crois qu'il s'attendrait, s'il voyait Mlle Ernestine.

— La chère enfant ! il ne l'a pas vue depuis sa troisième année. Les deux frères s'évitent avec tant de soin !

— Mais elle devrait aller chez lui.

— Et s'humilier. Souffrir les impertinences de Mme Griffard, la gouvernante ! Non, non, Mademoiselle n'est pas faite pour cela.

— Que ne fait-on pas pour avoir la paix !